

HUMBLE AMOUR

DONATIENNE

PAR

RENÉ BAZIN

V

— Maître Louarn, nous sommes aujourd'hui mardi. J'annoncerai la vente pour de dimanche en huit.

— Tu seras payé, dit Louarn. je lui ferai passer une dépêche. . . . et elle répondra.

En parlant, il avait frémi de tout le corps, et il avait dit : " Elle répondra ", d'une voix toute basse, faussée par les larmes. Pourtant il ne pleurait pas. Il avait seulement levé la tête, un peu, vers Ros Grignon. L'étranger ne pouvait plus voir les yeux de Louarn, et il s'appêtait à lire quelque chose de sa procédure, quand il sentit se poser lourdement sur lui la main du closier.

— Ne lis pas tes papiers, dit, Louarn. Je n'écouterai rien, je ne signerai rien. Je sais que je dois plus que je ne possède à mademoiselle Penhoat et à plusieurs du bourg de Plœuc qui m'ont fait crédit. Va chez moi, tout seul.

— J'ai besoin de vous, maître Louan.

— Non, tu n'as pas besoin de moi. Tu prendras tout ce tu trouveras, pour le marquer sur tes cahiers : le lit, la table, la vache. . . .

— Mais vous avez le droit de garder. . . .

— Je te dis de tout marquer, dit le closier en s'animant et en désignant Ros Grignon. Tu marqueras les chaises, les dorures et les hardes de noce, le tablier de soie qui est dans le coffre. . . .

— Maître Louarn, je n'ai jamais vu personne qui. . .

— Tu marqueras les deux coiffes qu'elle s'était achetées un mois avant de partir, sur l'argent de son fil, et son rouet qui est pendu aux poutres. Tout ça n'est venu de Donatienne, et si elle ne répondait pas, tu dois comprendre, toi, l'huissier, à présent que tu sais ce que j'ai fait pour elle, que je ne pourrais rien garder du bien que j'ai tenu de sa main. Non, en vérité, je n'en garderai pas gros comme mon cœur qui est là. Marque tout !

L'huissier leva les épaules, devant une misère au-dessus du commun, et, vaguement ému, ne sachant que dire, s'éloigna en repliant ses papiers.

— Il n'y a qu'une chose que je retiens, dit Louarn, c'est le portrait qui est le long du mur, accroché. Personne que moi n'y a droit.

L'homme fit un signe affirmatif, sans se détourner, et continua vers Ros Grignon. Il monta péniblement le raidillon. La petite Noémi, debout dans l'ouverture de la porte, entra en criant de peur. Louarn à grands pas, par la traverse, gagna le bourg de Plœuc.

Dès les premières maisons, quand on le vit, se hâtant, les yeux droit devant lui, comme un homme qui songe et ne fait nulle attention à sa route, les ménagères sortirent sur le pas des portes. On savait que l'huissier était parti pour Ros Grignon. Plusieurs ne disaient rien, et prenaient un air de commisération, dès que Louarn avait passé ; d'autres, les jeunes sur-

tout plaisantaient à demi-voix. Il se formait un concert de médisances et d'allusions, qui s'élevaient derrière lui, comme une poussière. Les nouvelles de Donatienne, les nouvelles qu'il ignorait, avaient couru le village, et éveillaient la curiosité du peuple sur le passage de l'homme. Il n'entendait rien. Il fallut qu'au carrefour, au moment où Louarn tournait pour aller au bureau de poste, la femme du boulanger, qui était nouvelle mariée et légère en paroles, dit presque tout haut, dans un groupe :

— Pauvre garçon ! Il aura appris que l'enfant est mort, et que Donatienne. . . .

Au nom de sa femme, Louarn eut l'air de sortir du rêve, et le regard qu'il attacha sur cette petite marchande fut si stupide d'étonnement, qu'elle rougit jusqu'aux ailes de sa coiffe, et rentra dans sa boutique. Le closier hésita un moment, comme s'il allait s'arrêter. Mais les hommes qui étaient groupés là et qu'il connaissait tous, tournèrent aussitôt la tête, et se séparèrent pour n'être pas abordés.

" L'enfant est mort ! " Ce mot s'était gravé dans le cœur de Louarn. " L'enfant est mort ! " Quand donc était-il mort ? Il s'agissait de l'enfant de Paris, sûrement, de l'enfant des bourgeois qui avaient pris Donatienne. Pourquoi ne l'avait-elle pas écrit ? Pourquoi, s'il était mort, n'était-elle pas revenue ? Avait-il bien entendu ? Ou bien était-ce que l'enfant venait de mourir seulement, et que Donatienne allait rentrer ? Mais alors pourquoi la boulangère avait-elle dit : " Pauvre garçon ! " C'était le plus probable, pourtant. . . . Donatienne, dans le tourment de voir son nourrisson malade, n'avait rien écrit. Ou bien elle avait écrit à d'autres, craignant que son mari ne lui fit des reproches. . . . Des reproches ! oh non, il ne lui en adresserait pas, il savait qu'elle avait dû soigner de son mieux le petit qui était mort ! Elle voulait raconter elle-même comment le malheur était arrivé, sans sa faute. . . . Elle venait d'envoyer la nouvelle de son retour. La lettre. . . peut-être Donatienne elle même était en route pour le retour. . . . " L'enfant est mort. . . . L'enfant est mort ! . . .

Ces idées, l'une après l'autre, traversaient l'esprit de Louarn, qui les rejetait toutes, les unes parce qu'elles accusaient Donatienne, les autres parce qu'il avait senti, au regard embarrassé des gens, qu'un malheur était sur lui. " L'enfant est mort. "

RENÉ BAZIN.

(A suivre)

Nous publions cette semaine un extrait du *Bulletin des Recherches Historiques*, une publication nouvelle éditée par M. Pierre-Georges Roy, à Lévis. Nous croyons que cette nouvelle revue est destinée à combler une lacune. M. Roy a l'intention de tirer de l'oubli des documents qui se rattachent intimement à l'histoire du Canada, et nous ne pouvons que le féliciter de cette heureuse idée. Le prix de l'abonnement est \$2 par année.